



LE POIDS DU PRÉNOM

Qu'il nous aille comme un gant ou qu'on le déteste, le prénom donné par nos parents raconte toujours quelque chose de leurs attentes. Au point d'influer sur nos parcours ?

PAR ALIX GIROD DE L'AIN ILLUSTRATION CAROLE HÉNAFF

ET SI S'APPELER MARIE-LAURENCE, JADE OU FARIDA ne donnait pas seulement des indices sur notre âge ou nos origines ? On sait bien, hélas, qu'en France une Emma aura plus de chances de trouver logement et boulot dans des délais raisonnables qu'une Aminata, mais, au-delà des marqueurs sociaux, nos prénoms peuvent-ils influencer sur nos caractères et nos trajectoires ? C'est l'idée de départ d'un premier roman déjà vendu dans le monde entier : dans « Les Prénoms » (éd. JC Lattès), la Britannique Florence Knapp raconte la vie, ou plutôt les vies possibles d'un petit garçon selon l'un des trois prénoms que Cora, sa mère, hésite à lui donner au moment de le déclarer à la mairie. Le premier, Gordon, a été choisi par le père, mais il

la glace : c'est celui de tous les aînés de la famille de son mari, une lignée d'hommes violents sous leurs airs policés. Le deuxième prénom a été trouvé par Maia, la fille du couple. Bear signifie ours, et Cora aime l'idée d'un enfant qui serait à la fois doux comme une peluche et protecteur avec sa famille. Le troisième prénom est une sorte de compromis imaginé par la mère pour calmer la fureur de son mari si elle ne déclare pas le bébé Gordon : Julian signifie « ciel-père », une façon d'honorer son géniteur sans faire peser sur l'enfant le couvercle des générations qui l'ont précédé. Trois scénarios de vie et, au final, un roman extrêmement émouvant qui nous interroge : sommes-nous vraiment programmés par nos prénoms ?

Le pédopsychiatre Stéphane Clerget (auteur de « L'Intelligence spirituelle de votre enfant », éd. Le Livre de Poche) évoque une étude qui constate que ceux qui aiment leur prénom ont une meilleure estime de soi et moins de risques de dépression. Lorsqu'il reçoit un enfant en première consultation, il commence par prendre en compte deux choses, son prénom et son physique : « Est-ce qu'il a l'air bien dans son corps ? Et est-ce qu'il sait pourquoi il s'appelle comme ça ? Il y a un parallèle entre la façon dont l'enfant se perçoit corporellement et celle dont il se perçoit dans son environnement. Je demande qui a choisi son prénom et pour quelle raison. Ce que l'on pense être du hasard ne l'est pas. Un prénom provient d'une intention, consciente ou non, des parents. Il donne une première étiquette identitaire : est-il court, long, composé, étranger, orthographié de façon classique ? Il contient une dimension de passeport social générationnel, la plupart des Kevin sont nés dans les années 1990 et considérés comme appartenant à des milieux moins favorisés, et comporte souvent un poids affectif : s'appeler comme un grand-père glorieux, ça signifie "J'attends que tu sois à sa hauteur". » Un constat partagé par la psychanalyste et coach Florence Lautrédou (autrice de « La femme qui ne se souvenait plus de ses rêves », éd. Odile Jacob) : « On porte plus que son prénom. Notre identité est rattachée à l'histoire familiale. Comment ne pas voir dans certains prénoms médiatiques (Rihanna, Kylian) un rêve de compensation des parents... En plus de marqueurs sociologiques qui existent depuis toujours : nos prénoms portent une charge symbolique, parfois à double sens. À nous de choisir. Pierre, c'est la solidité, mais potentiellement la rigidité. Claire, la franchise ou la naïveté. Je me souviens d'une patiente qui n'en pouvait plus de s'appeler Constance : "Je voudrais avoir le droit de changer de vie !" »

Pour la médium et conférencière Anne Tuffigo (« Ce que révèlent vos prénoms », éd. Albin Michel, en librairie le 5 novembre), l'aspect « programmeur » de nos prénoms est une évidence. D'après elle, leur étymologie recèlerait une « mission de vie », une orientation profonde qui guiderait nos choix, épreuves et aspirations : dépasser une peur, guérir une lignée, chercher l'harmonie, transmettre un savoir, etc. Alors certes, on peut sourire en découvrant dans le livre que la mission de vie d'un Vladimir est de « savoir trouver la paix », mais, au-delà du côté parfois « perché » du propos, nous sommes tous conscients qu'un prénom peut être autant un cadeau qu'un fardeau. Que faire, alors, si nous avons l'impression que le nôtre nous empêche ? Sur ce point, pédopsychiatres, psychanalystes et médiums tombent d'accord : subir son prénom n'est pas une fatalité. Anne Tuffigo rappelle le parcours d'une certaine Monique,

devenue la chanteuse Barbara, et qui, étymologiquement, signifie « celle qui sera toujours étrangère à son clan »... Comment ne pas y voir la volonté d'effacer « l'aigle noir », son père abusif ? Florence Lautrédou estime que « rien n'est binaire, tout est alliance d'ombre et lumière. On peut habiter son prénom, apprendre à l'assumer, voire l'aimer, le modifier – version abrégée ou allongée... Mais en changer, c'est plus grave qu'on ne le croit. Dans la kabbale, on dit que le prénom est porteur de l'âme, du destin de la personne, de ce qu'elle aura à accomplir sur terre ». Stéphane Clerget

partage sa prudence : « Ce n'est pas rien de changer d'identité. Certains de mes patients l'ont fait, toujours à cause d'une grande souffrance familiale ou sociale, mais je pense que l'on peut travailler sur cette question des projections parentales sans en arriver jusque-là. Un prénom est un marqueur parmi d'autres, on peut s'en détacher, ou changer son image, ça peut même être un beau défi ! Je dis souvent aux jeunes qui se plaignent des attentes de leurs parents que le pire, c'est quand ils ne rêvent de rien pour leur enfant. L'idéal, en fait, ce serait de projeter plein de choses, dans

lesquelles le jeune puisse choisir. » Un conseil qui évoque le Gordon-Bear-Julian du joli roman de Florence Knapp : pour nos bébés, rien ne nous interdit de rêver tous azimuts ! ●

PROFESSION "BABY NAMER"

Évidemment, ça se passe aux États-Unis : le « New York Post » nous présente un nouveau métier, celui de « Professional baby namer » (traduire : nommeur de bébés professionnel), exercé par une douzaine de personnes. À l'origine ? Taylor A. Humphrey, une doula, qui, en 2021, a développé une activité qu'elle décrit comme une mission divine, « Aider les parents dans ce processus sacré qu'est le choix du prénom parfait »... et très lucratif : ses prestations démarrent à 1 500 dollars (une liste personnalisée) mais peuvent monter à 30 000 dollars pour le « pack VIP », avec déplacement de la coach à domicile afin de sentir les vibrations du futur lieu de vie du bébé, ou à la maternité, quand les parents n'arrivent pas à se mettre d'accord. Taylor revendique avoir baptisé plus de 500 petits clients, dont pas mal de bébés de stars. Mais secret professionnel oblige, on ne saura pas si elle est à l'origine de XÆ A-12 ou de Techno Mechanicus, deux des enfants d'Elon Musk. On repense alors à cette phrase de Stéphane Clerget : « Changer de nom peut être un acte de résistance, une déclaration d'intention, une source d'espoir. »